

Qui sont les Komis?

Eva Toulouze

▶ **To cite this version:**

Eva Toulouze. Qui sont les Komis? : Présentation générale. Toulouze, Eva; Cagnoli, Sébastien. Les Komis. Questions d'histoire et de culture., 18, L'Harmattan; ADEFO, pp.19-46, 2010, Bibliothèque finno-ougrienne, 9782296120709. hal-01276202

HAL Id: hal-01276202
https://inalco.hal.science/hal-01276202

Submitted on 23 Feb 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

EvaTOULOUZE

QUI SONT LES KOMIS ?
Présentation générale

LES KOMIS DANS LE MONDE FINNO-OUGRIEN

Les Komis font partie de ce qu'il est convenu d'appeler le groupe permien des peuples parlant des langues finno-ougriennes. Deux ensembles linguistiques composent ce groupe : l'oudmourt, parlé plus au Sud, et le komi, parlé sur un très large territoire occupant le Nord-Est de la partie européenne de la Russie. Il est important de noter que les langues de ce groupe sont caractérisées, une fois n'est pas coutume, par une similitude perceptible à l'œil nu, et même à l'oreille : l'intercompréhension entre oudmourte et komi est possible, chacune de ces langues étant, sinon transparente, du moins translucide pour tout locuteur de l'autre. Leurs rapports nous rappellent ceux qui existent dans le groupe des langues fenniques ou, pour sortir de la famille ouralienne, ceux à l'intérieur des groupes des langues romanes ou germaniques. Beaucoup de traits phonétiques et morphologiques sont semblables, le lexique lui aussi présente beaucoup de similitudes. En même temps, on peut s'interroger aujourd'hui sur le nombre de langues permiennes reconnues : officiellement, il en existe trois, puisque deux langues littéraires komies ont été créées. En effet, comme on le verra dans le film d'IndrekJääts joint à ce volume, les années 1920 ont vu la consolidation, à côté d'une langue komie (zyriène) qui s'était affirmée depuis longtemps, d'une forme littéraire particulière pour la langue parlée par les Permiaks, un groupe ethnographique particulier de Komis, vivant au Sud du territoire habité par les Zyriènes[1]. Les Permiaks ne sont pas d'ailleurs le seul sous-groupe de Komis, même s'ils sont le seul dont le dialecte s'est trouvé fixé en langue littéraire : au Nord, les Komis de l'Ižma (les *Ízvatas*) sont porteurs d'un dialecte et surtout d'une culture qui diffère de celle des autres Komis. Je présenterai rapidement ces deux groupes, avant de revenir sur quelques éléments marquants de l'histoire des Komis.

Les Permiaks

Ceux qui ont en main ce livre en sauront davantage sur la situation actuelle des 125 235 Permiaks[2] en regardant le film présenté en annexe. Les remarques qui suivent devraient permettre dans ce cas aussi de remettre le film dans son contexte historique. Deux facteurs ont permis la constitution d'un groupe ethnographique à part. Tout d'abord le fait que le territoire habité par les Permiaks est séparé de celui occupé par les Zyriènes par une zone de forêts très denses et difficilement franchissables. De plus, aucune voie de communication n'a jamais relié ces deux territoires l'un à l'autre. Au contraire, les flux de circulation ont plutôt rattaché les Permiaks à la grande ville de Perm et à la route allant vers la Sibérie, alors que les Zyriènes étaient clairement reliés par les grands fleuves à la Russie du Nord. En fait, à partir du XVIIIe siècle, les Permiaks se sont trouvés en marge des routes principales vers la Sibérie, ce qui a accentué leur marginalisation (Lallukka 1992 : 26). De plus, les destinées historiques des deux territoires ont également divergé, induisant des différences dans les conditions de vie des deux groupes. En effet, les Permiaks, après la prise de Kazan par Ivan IV le Terrible en 1552 et l'expansion russe vers l'Est, se sont trouvés dans la région attribuée en 1558 aux frères Stroganov, industriels et commerçants, qui dans leur demande au tsar avaient prétendu que ces terres étaient inhabitées (Nolde 1952 : 132). Ceux-ci s'empressèrent d'asservir la population locale, composée notamment de Permiaks, dont les groupes méridionaux furent ainsi associés à l'exploitation

[1] Pour des raisons d'opportunité conjoncturelle, l'ethnographie soviétique a insisté sur l'idée qu'il s'agissait de deux peuples et de deux langues distincts, idée que les responsables komis ont combattue courageusement (Mišarin, Sidorov, 1926). Lallukka choisit de ne pas prendre position, en disant qu'il n'y a pas de réponse claire à cette question (Lallukka 1992 : 1). Pour ma part, j'estime que la distinction entre langue et dialecte, entre peuple et groupe ethnique n'est pas de nature scientifique, mais politique. C'est après tout l'histoire qui tranche.

[2] Cf. http://www.perepis2002.ru/index.html?id=17, les résultats du recensement de 2002.

industrielle lancée par cette riche famille, dans le bois et dans le sel. Ainsi les Permiaks ont-ils été la seule communauté de la famille finno-ougrienne à connaître le servage proprement dit, puisqu'ils dépendaient non point de l'État comme tous les autres, mais d'une famille de riches propriétaires. Les Zyriènes, en revanche, n'ont pas connu ces formes extrêmes de féodalisme ce qui, d'après Sorokin, explique leur aspiration à ne dépendre de personne (Sorokin 1911 : 948). De plus, les Permiaks ont été très tôt attachés à la glèbe, ce qui les a maintenus dans un isolement considérable. Ceci explique que la destinée de ces derniers, dont l'habitat en villages s'étend dans des zones de campagne, ait été fort différente de celle des Zyriènes, qui ont été beaucoup plus liés à la forêt et à la chasse. Au début du XX^{e} siècle, les Permiaks apparaissaient pour l'intelligentsia zyriène comme une sorte de périphérie intérieure, plutôt exotique et désespérante, enfoncée dans des croyances « obscurantistes », faisant encore des sacrifices sanglants, par exemple de taureaux (Šestakov 1912: 587). C'est ainsi en effet qu'en 1902 KallistratŽakov explore la région et exprime toute son amertume dans un essai ethnographique, où il déplore le triste état de la population asservie aux Stroganov (Nikitina 1995 : 26-27).

Au XX^{e} siècle leur histoire connaît un tournant décisif avec l'arrivée au pouvoir des bolcheviks, qui étaient intéressés à avoir le soutien des nationalités peu susceptibles de souhaiter le retour au pouvoir du tsar. La question des autonomies à base ethnique est explicitement posée. C'est ainsi que l'unification de tous les Komis dans le même territoire reste quelque temps à l'ordre du jour, avant que Moscou ne réponde en constituant en 1925 un arrondissement national des Komis-Permiaks (*Коми-Пермяцкийавтономныйокруг*). Cette identité séparée a été renforcée par la décision de constituer une langue littéraire distincte. Il y avait bien eu au XIX^{e} siècle, dans le cadre des pratiques issues du système Il'minskij (Toulouze 2004), des œuvres manuscrites et des éditions dans le dialecte parlé par les Permiaks, et leur publication s'était intensifiée au début du XX^{e} siècle (Bačev 1993 78-90, Komi-permjackij 1962). Mais cela n'a rien de surprenant ni de programmatique, c'est la pratique des missionnaires que d'écrire le dialecte des groupes avec lesquels ils travaillent. L'idée de formaliser une langue littéraire permiake émerge en 1923 et dans les années qui suivent la question principale discutée à Kudymkar est celle de la base dialectale de la nouvelle langue[3]. En même temps, cette nouvelle langue littéraire ne rompait pas les ponts avec la langue qui s'écrivait dans l'oblast' komi, puisqu'elle avait adopté le même alphabet, l'alphabet de Molodcov (Krivoščekova 1967 : 118). Mais son développement a été caractérisé par une absorption particulièrement considérable de lexèmes russes, ce qui a amené certains chercheurs à exprimer le souhait d'une « zyriénisation » du lexique komi-permiak (Komi-permiackij 1962 :127-128, Komi-permiacko 1985 : 5, Dobó 1997 :50). D'une certaine manière, l'identité permiake, une identité distincte, renforcée et stimulée par l'existence d'un territoire et la création d'une langue sur la base du dialecte komi parlé dans la région, est une création relativement récente. Pour les linguistes, il n'y a pas de doute : le permiak est un dialecte du komi. Mais l'histoire a séparé les deux communautés.

En tout cas l'entité komi-permiake jouissait, malgré la pauvreté qui la caractérise et son arriération sur le plan social et économique (espérance de vie et revenus nettement inférieurs à ceux du reste de la région de Perm, mauvaises communications), d'une position privilégiée par rapport à tous les autres Finno-ougriens : avec 60% de la population en 1989, les Komis-permiaks étaient les seuls à représenter sur leur territoire une claire majorité (Lallukka 1992) : 2).

L'arrondissement national des Komis-Permiaks est devenu, en même temps que les autres, arrondissement autonome, et, dans le sillage des réformes administratives voulues par Vladimir Putin, son existence a été annulée par voie de referendum. Je vous renvoie, pour plus de détails, au film joint.

Les Komis de l'Ižma

[3] Cette initiative a été interprétée de manières diverses : par les auteurs soviétiques comme la mise en œuvre de la nouvelle politique, qui prévoyait la codification des « langues maternelles » ; mais elle est apparue également aux spécialistes, notamment en dehors de l'URSS, comme une tentative de séparer pour régner et de mettre un obstacle, par le développement « séparatiste » de formes dialectales, à la consolidation de cultures viables (Rédei 1997 : 133-134). C'est ainsi qu'est interprétée l'existence de deux langues littéraires komies, maries, mordves.

Il y a eu certainement des contacts marchands entre Komis et Nenets depuis le Moyen-âge et on sait que le Fort de Pustozersk, fondé par les Russes en 1499, était entre autres habité par des Komis (Korhavin 1997 : 181), mais c'est vers le milieu du XVI[e] siècle que le peuplement des régions arctiquesa commencé, avec les villages d'Ust'-Cil'ma et d'Ižma (Solovjev 1992 : 238). Ce groupe de Komis, les plus septentrionaux, dont certains sont allés jusqu'à franchir l'Oural et à s'installer en Sibérie Occidentale, est appelé de l'Ižma, Ižvata en komi. Ces Komis, qui se sont considérablement éloignés des Zyriènes plus méridionaux, sont les descendants de ceux qui ont fui la christianisation du pays komi commencée au XIV[e] siècle et sont allés se réfugier dans les terres plus sauvages du Nord. Finalement, ils seront eux aussi évangélisés, mais en même temps ils s'adapteront au nouvel écosystème qu'ils rencontrent dans le Nord. Ils y coexistent avec les Nenets, qui ont développé au XVII[e] siècle l'élevage du renne[4], auxquels ils empruntent, en les adaptant, de nombreux éléments de culture matérielle et de mode de vie qu'ils maintiennent jusqu'à nos jours.

D'après Islavin (1847), c'est à la fin XVII[e] siècle que les Komis de l'Ižma commencent à développer leur propre système d'élevage du renne. Ils ont emprunté aux Nenets la technicité, mais ils l'ont adaptée à leurs objectifs : le renne devient pour eux un moyen de production destiné à rapporter du profit. Au XIX[e] siècle le mode de production komi montre son efficacité : les Komis de l'Ižma accumulent de très grands troupeaux et peu à peu ce développement a pour corollaire une paupérisation des Nenets, qui sont contraints de travailler pour les Komis. Une étude de 1844 montre que près de la moitié des foyers nenets, 1 800, ont encore des rennes, avec une moyenne de 17 par foyer, alors que 330 foyers russes et komis possèdent en moyenne 440 rennes par unité (Homič 1970 : 34). Cette disproportion a conduit à des relations tendues entre les deux communautés, les Nenets reprochant aux Komis non seulement de leur avoir pris leurs rennes par la fraude (ce qui n'a sans doute pas manqué de se produire), mais aussi de ne pas respecter leurs pâturages. Ainsi, les Komis de l'Ižma apparaissent, à l'époque de la révolution, comme des exploiteurs, ce qui ne sera pas oublié à l'époque soviétique (cf. toute la littérature de l'époque sur cette question, par ex. Homič 1970, 1973 etc.).

Cette opposition entre Komis et Nenets est particulièrement tendue au début du XX[e] siècle et jusqu'à la collectivisation : encore dans les années 1920, la revue *Komi mu*publie un argumentaire komi tendant à prouver que les Komis de l'Ižma ne sont pas des exploiteurs, mais des entrepreneurs sachant organiser leur travail de manière rationnelle : la réduction des troupeaux nenets ne serait pas due à l'exploitation de la part des Komis, mais des épizooties ; surtout « les Zyriènes avaient un regard plus large sur les choses et ont fait bientôt la preuve de leur sens pratique » (Kuratov 1925, p.39).

Parlant un dialecte zyriène, les Komis de l'Ižma représentent un groupe à part avec ses caractéristiques ethnographiques : leur costume traditionnel féminin aux couleurs chatoyantes se distingue nettement des costumes traditionnels des autres Komis et représente un signe distinctif (idem 46). De plus, leur culture quotidienne diffère considérablement de celle de leurs homonymes méridionaux, car ils ont emprunté bien des éléments aux Nenets : ils vivent par exemple dans la toundra dans des tentes coniques, mais plus grandes que celles des Nenets (Etničeskie 1987 :46). Ceci conduit parfois les journalistes étrangers à faire des confusions : pour exemple, un article récent du Figaro présentant les Komis de l'Ižma comme les derniers Komis vivant leur vie traditionnelle …[5]

Les Komis de l'Ižma sont porteurs d'une forte identité locale, qui s'est parfois manifestée en opposition aux décisions prises par les autorités de Syktyvkar : c'est ainsi que dans les années 1924-25, un mouvement largement soutenu avait pour objectif de remplacer la zyriénisation par « l'ižmisation » : il s'agissait d'enseigner le dialecte local écrit non point en Molodcov, mais en alphabet « russe ». (Popov 1991 : 31). Cette volonté de se démarquer est sensible même lors du dernier recensement, en 2002, avec une mention spéciale « Komis de l'Ižma », qui sont 15 607[6].

[4] Une idée répandue semble voir les Nenets comme éleveurs de rennes depuis des temps immémoriaux. Elle est erronée : l'élevage du renne est une activité historiquement datée. Les Nenets étaient chasseurs et pêcheurs avant d'avoir commencé à domestiquer le *rangifertarandus*.

[5]http://www.lefigaro.fr/lefigaromagazine/2008/12/27/01006-20081227ARTFIG00131--dans-le-grand-nord-russe-avec-les-derniers-nomades-.php.

[6] Cf. supra les résultats du recensement de 2002.

De manière générale en tout cas, quand on dit aujourd'hui « komi » tout court, on fait référence par défaut aux Zyriènes, qui sont, d'après le recensement de 2002, 293 406[7].

DES CONTACTS ANCIENS AVEC LE MONDE RUSSE

Les Komis sont parmi les premiers non Russes que les Russes rencontrent dans leur expansion vers l'Est, aussi bien les Russes de Novgorod que ceux de Moscou. Déjà en 967, les Komis, appelés « Perm », étaient mentionnés dans une chronique comme payant tribut aux Russes (Saveljeva 1985, p. 6, Forsyth 1992, p.3). Alors qu'une grande partie de celles qui sont aujourd'hui terres russes est aux XIII^{e} et XIV^{e} siècles sous domination turco-mongole, la seule voie qui reste ouverte est celle du Nord. Les relations entre Russes et Komis sont intenses avant même l'évangélisation de ces derniers : on sait que les guides des expéditions russes de l'autre côté de l'Oural étaient souvent des Komis, qui connaissaient bien la région, et comme ces expédition étaient souvent militaires, ils étaient assimilés aux Russes par les populations autochtones du Nord qu'ils rencontraient, Nenets, Khantys, Mansis. Ces pratiques se sont poursuivies même après l'évangélisation (Martynov 1985 : 66-67). Par ailleurs certains chercheurs pensent que les relations avec les Russes des régions du Nord et de la basse Volga étaient même antérieures à la pénétration de Novgorod (Bernštam 1990 :136)

Au XIV^{e}siècle, Moscou rivalise avec Novgorod dans la région : elle l'emportera *de jure* en 1471 (Lallukka 1992, p.20) ; un épisode important de cette pénétration russe est l'évangélisation des Komis, entreprise par un ecclésiastique, Stefan de Permie. Originaire du Nord de la Russie et manifestement parlant komi, il se prépare systématiquement à sa mission. Nous avons pratiquement une source d'époque, une hagiographie de Stefan, qui sera par la suite canonisé, par un ses camarades de séminaire, dans la ville mixte komi-russe d'Ust'-Vym', Épiphane. Il n'en reste pas moins que quelques mystères subsistent, dont la clé n'est pas donnée dans les écrits d'Épiphane le Sage. Par exemple : Stéphane était-il russe, comme les sources le laissent supposer ? S'il n'était pas komi, comment pouvait-il connaître cette langue ? Clairement, il la maîtrisait, mais était-ce sa langue maternelle, ou bien l'avait-il apprise en ville étant enfant ? Et encore : qui était ce mystérieux Pam, qui, d'après Épiphane, lui dispute l'autorité sur les Komis et sort vaincu de la confrontation, de sorte que Stéphane peut continuer à convertir les Komis et à construire des églises ? Était-ce un chef militaire ? Un chamane ? Toujours est-il que la réussite de l'entreprise de Stéphane a une incidence considérable sur l'avenir de la culture komie : Stéphane avait dès sa période de séminaire commencé à traduire en komi les textes sacrés et il avait inventé un alphabet ad hoc, inspiré du vieux slavon, et, peut-être, de marques signifiantes de propriété des anciens Komis (Lytkin 1952, p.26). Cette écriture nous est restée dans un certain nombre d'inscriptions d'icônes, ce qui a permis à VasiliLytkin de la déchiffrer et de nous donner ainsi un corpus d'ancien komi. Utilisée uniquement dans les monastères, cette écriture se dégrade peu à peu, d'autant que rares devaient être les scribes connaissant la langue à laquelle elle se rapportait, et au XVII^{e} siècle le komi est déjà passé au cyrillique.

L'œuvre missionnaire de Stéphane de Permie, qui a été nommé en 1383 premier évêque de Permie, a porté davantage de fruits que les missions plus tardives dans les terres finno-ougriennes de Russie centrale : l'orthodoxie est aujourd'hui partie intégrante de l'identité komie. Contrairement à la situation dans les régions autour du bassin de la Volga, où les souvenirs de l'animisme traditionnel demeurent plus ou moins vivants, et où l'orthodoxie, même si elle a été adoptée de manière générale à la longue, est fortement métissée d'animisme, chez les Komis la mémoire de la vision du monde de ceux que Stéphane avait rencontrés s'est estompée. Elle s'est sans doute maintenue dans des domaines que le christianisme orthodoxe n'a que peu touchés, parce qu'ils échappaient au religieux proprement dit : dans les pratiques et dans l'éthique de la chasse par exemple (Konakov 1998, p. 74-78). D'après Frank, il y a autant de Komis ayant préservé les anciennes croyances que de Russes dans la même position (Frank 1991, p. 172). Mais les villages komis, profondément enracinés dans le christianisme – orthodoxes ou vieux croyants – ont préservé tout au long de la période soviétique leurs dévotion, alimentée surtout par les femmes (cf. pour un épisode de l'époque soviétique attestant la dévotion des Komis, Colarz 1961, p.82).

[7] Ibidem.

Stéphane de Permie avait mis la première pierre à un édifice qui allait s'avérer durable : les contacts allaient demeurer étroits dans les siècles suivants. Les influences russes se font également sentir, il y a certainement eu des fusions de populations, les Komis s'assimilant plus facilement en milieu russe que les Russes en milieu komi (Žerebcov 1985, p.116). Les paysans komis vivaient la même réalité que leurs voisins russes ; au cours des siècles, ils ont certes connu des révoltes et des soulèvements – par exemple en 1833-38, à plusieurs endroits en 1841-1845, en 1853, en en 1861-62 (Turkin 1993 : 142, Belenkina 1968 : 142-144). Mais la dimension nationale n'y était pas pour grand-chose. En fait, à la campagne les enfants komis avaient à peu près autant de chances que leurs homologues russes. Souvent bilingues, ils allaient avoir aussi peu (ou autant) de chances que les autres ruraux de devenir prêtre ou instituteur, de faire des études supérieures. La proximité des contacts avec le monde russe a pour les Komis une double conséquence paradoxale : d'une part, les Komis sont parmi les plus russifiés des peuples finno-ougriens – dans leurs traditions populaires, dans leur folklore, dans leur musique, dans leur vision du monde, les influences russes sont présentes et perceptibles. En même temps, cette même proximité a contribué à renforcer chez les Komis le sens d'appartenance à une communauté digne et égale, et qui peut s'affirmer d'autant plus clairement qu'elle a adopté certains des outils de son colonisateur : c'est sans doute chez les Komis, plus qu'ailleurs dans le monde finno-ougrien oriental, que la culture écrite est le plus enracinée. C'est là qu'elle est la plus ancienne : même si nous laissons de côté l'épisode de Stéphane et de ses traductions en komi – puisque cette écriture-là, exogène par nature, ne s'est sans doute pas répandue dans la population – il y a eu des intellectuels komis bien avant d'autres. Ivan Kuratov écrit et traduit en komi, sans se soucier de son absence de lecteurs, bien avant que tout autre Oudmourte, Mordve ou Mari ait envisagé de créer une écriture poétique dans sa langue. Et nous savons qu'il n'était pas seul (cf Yves Avril).

Ce n'est pas un hasard non plus si c'est sur ce terreau qu'ont émergé des intellectuels du calibre de Georgi Lytkin et KallistratŽakov, qui s'étaient fait un nom à l'échelle de la Russie tout entière. Lytkin (1835-1907), chercheur en études orientales et spécialiste de culture kalmouke ; mis en cause pour avoir adhéré au groupe populiste « Terre et Liberté », il quitte l'université et devient enseignant d'histoire et géographie dans un lycée à Saint Pétersbourg. Il consacre une partie de son activité à l'histoire de son peuple komi, auquel il assume pleinement son appartenance. Il écrit des poèmes en komi, traduit de la littérature religieuse et critique les traductions en komi de ce type de textes, en insistant sur la nécessité de faire appel aux ressources internes à la langue et non à l'emprunt. Son œuvre principale, *Le pays zyriène sous les évêques de Permie et la langue zyriène*.,est une sorte d'encyclopédie du pays komi, avec des matériaux en komi et en russe et une dictionnaire en annexe (Zorgenfrej 1927, p. 48, 49 ; Martynov 1991, p. 93, pp. 151-152, pp. 157-158 ; Turkin 1996a, pp. 301-302). KallistratŽakov (1866-1926), un intellectuel original et au profil pluridisciplinaire, reconnu par l'intelligentsia de son temps[8], est en même temps professeur à l'Institut de neuropsychologie de Saint-Pétersbourg et ethnographe, écrivain de talent, critique littéraire et historien, membre de la Société russe de géographie. Il a voyagé : il a fait ses études à Kiev, et, inspiré par le Kalevala, il a été ébloui par son séjour à Helsinki en 1901[9] ; en même temps, il retourne régulièrement à Ust'-Sysol'sk (l'actuelle Syktyvkar), pour faire des cours et des conférences, et il explore en expédition le pays komi (Nécrologie 1926 ; Latyševa 1977, pp. 106-107 ; Domokos 1993, p. 64). Nous lui devons, en russe, la publication de contes komis, des récits réalistes ou merveilleux, inspirés de la vie des paysans komis et de leur tradition orale, une épopée chantant l'ancienne gloire des Komis ainsi qu'un ouvrage autobiographique en prose relatant l'histoire de sa maturation[10]. Ainsi, ces intellectuels ouvrent le chemin à ceux qui, au XX^{e} siècle, se fixeront l'objectif de rendre à l'ensemble des Komis leur dignité. D'ailleurs le pourcentage de Komis alphabétisés à la veille de la Première guerre mondiale était de 27% (Beznosikov 1960, p.52). C'est ainsi que les chercheurs doivent reconnaître que les Komis étaient dans une situation meilleure que les autres Finno-Ougriens de Russie avant la Révolution (Sorokin 1911, p. 946, Lallukka 1990, p.68).

[8] Il paraît que Gorki aurait dit de lui : « J'ai trouvé un écrivain intéressant, un Zyriène. Ah, il est vraiment bon ! » (Lisovskaja 1991, p. 46).

[9] Correspondance avec YrjöWichmann conservée aux archives de la Société de littérature finnoise SKS.

[10] *Сквозьстройжизни* « À travers l'ordre de la vie », 1912-1914.

En tout cas, dès le début du XX[e] siècle, les observateurs notent que pratiquement tous les Komis comprennent le russe et que la plupart d'entre eux le parlent, même s'ils font des fautes (Sorokin 1911, p. 942).

UNE AUTONOMIE AMBITIEUSE

Dès 1918, une section zyriène est créée auprès du Commissariat aux nationalités (Istoria 1996, p.196). Le décret établissant une oblast' autonome komi (zyriène) est daté du 22 août 1921 (Istorija 1996, p.197). En fait, les Komis avaient demandé une République autonome, s'opposant en ceci au projet de Staline de ne leur donner qu'une oblast'. Mais, malgré l'insistance du représentant komi Batiev, c'est l'avis du Géorgien qui sera suivi (Oniljubili 1993, p. 164).Le projet de Batiev était ambitieux – il sera plus tard considéré comme séparatiste – et avait été largement soutenu à Syktyvkar : il voulait une république avec son armée nationale et son commerce extérieur (Epihin 1991, p. 63).

Chez les Komis, la guerre civile a ses héros des deux côtés. Ce n'est pas un schéma habituel chez les Finno-Ougriens. Les autres sociétés n'étaient pas suffisamment développées pour avoir eu des engagements clairs de part ou d'autre dès le départ. Bien sûr, les « héros » du côté blanc ont été passés sous silence pendant des décennies, mais ils retrouvent leur place aujourd'hui. En revanche, les victimes rouges ont fait l'objet d'une mythologie entretenue. Par exemple DomnaKalikova, cette jeune ouvrière komie ayant travaillé dans différentes usines jusque dans la capitale et dans d'autres villes de Russie qui a été exécutée par les Blancs (http://komionline.ru/ wonders/view/6). Quand les bolcheviks arrivent au pouvoir et offrent aux nationalités de s'émanciper dans le cadre d'une Russie nouvelle, il y a déjà des cadres bolcheviks komis : parmi les intellectuels imprégnés d'aspirations nationales il y a des jeunes qui ont vu du pays et ont pu s'imprégner d'idées qui ne circulaient pas dans les campagnes komies. Ils n'en sont pas moins désireux de profiter de la situation pour œuvrer en faveur de leur peuple, qu'ils voyaient comme rejeté dans le statut de prolétaire. C'est ainsi que se crée dans le pays komi une situation sans égale en Russie : dans une communauté dont la vie politique n'était pas particulièrement développée (à l'inverse de ce qui se passait par exemple chez les Tatars), qui ne constituait pas une société à part entière avec la diversification sociale que cette notion implique, il se trouve suffisamment de cadres communistes pour mettre en place un régime bolchevik komi.

Ce régime subsiste pendant une vingtaine d'année dans un équilibre extrêmement fragile : il pose des problèmes à Moscou, qui ne voit pas d'un bon œil les priorités que les communistes au pouvoir à Syktyvkar établissent dans leur gestion et en même temps il n'est pas ressenti comme dangereux au point de nécessiter tout de suite une remise au pas décisive. En effet, il ne faut pas oublier que dans les années qui suivent la révolution d'octobre – années de guerre civile, puis de famine, avant que la reconstruction du pays dévasté puisse recommencer – les bolcheviks sont loin d'être aussi puissants qu'on a pris l'habitude de les imaginer à la lumière de leurs actes postérieurs. Ils construisent leur assise. Ils permettent ainsi à ce régime de se maintenir, tout en essayant de le contenir au maximum. Il est en effet coutume de lire dans la presse depuis les années 1920, des références au « nationalisme komi ». Cela se manifeste de différentes manières.

Par exemple, en matière linguistique. Les intellectuels komis, comme tous les autres partout en Russie à la même époque, ont été confrontés à la question de la normalisation de leur langue. Si l'on souhaitait que la langue vernaculaire devienne langue de culture, langue d'enseignement, langue officielle, il fallait rapidement la codifier et normaliser des règles qui fonctionneraient dans toute la sphère publique. Mais ils font preuve d'une indépendance exemplaire : ils créent un alphabet spécifique pour leur langue, fondé sur une étude rigoureuse de la structure phonologique du komi. Loin de faire preuve de la sensibilité universaliste qui dominera une quinzaine d'année les orientations en matière d'alphabet – avec le rapide essor de l'alphabet latin à partir des années 1920 – ils s'attachent à noter leur langue de la manière la plus rationnelle, la plus adaptée possible. Les communistes komis ne standardisent pas, ils essaient de coller aux besoins en partant de leur communauté. L'alphabet de Molodcov (1918) reste encore aujourd'hui le meilleur outil historique de mise à l'écrit du komi : au sein de l'Union Soviétique, son existence était condamnée, mais il a résisté près de vingt ans, avec une parenthèse de quelques années d'expérimentation avec l'alphabet latin – adopté en 1929 contre l'avis des enseignants, favorables à l'alphabet de Molodcov (Popov 1991, p.30 ; sur cet épisode, cf. Toulouze 1997). Plus tard, cet alphabet sera systématiquement présenté comme une

tentative de « freiner le développement de l'écriture en komi par des déviations nationalistes » (Davydov 1956, p.23).

La politique scolaire a eu des résultats spectaculaires : d'après les chiffres donnés par Popov (Istorija 1996, p.210), en 1924-25, sur 230 écoles ouvertes en pays komi, 217 fonctionnaient en komi. Sur le plan culturel, la politique menée par le Parti komi a reçu le nom de « zyriénisation » : l'utilisation de la langue komie dans toutes les activités de l'État visait à « détruire le mur existant entre le pouvoir soviétique et le Parti Communiste et les masses travailleuses » (Šahov 1924). Cela impliquait de nommer et de former des cadres komis, de publier journaux et livres en komi ainsi que d'élaborer une terminologie en langue komie pour mettre la langue à même de fonctionner dans la vie contemporaine (Šahov 1925). C'est la version locale de la politique d'indigénisation (*korenizacija*) qui était lancée à l'échelle de toute l'Union soviétique. Suivant les endroits celle-ci a été mise en oeuvre plus ou moins activement. Les communistes komis avaient pris cette orientation très au sérieux et s'étaient engagés dans une politique d'indigénisation qui n'avait bien sûr pas que des partisans.

Sur le plan politique également, les communistes komis ont tenté, dans la mesure de leurs moyens, de travailler dans l'intérêt de leur peuple : ils ont tenté de rassembler dans la même unité administrative tous les Komis, Permiaks compris. La première initiative date de 1921 (Istorija 1996, p.204). Mais c'était trop pour Moscou : avoir une unité trop forte aux marges orientales de la Russie d'Europe dépassait ce que Moscou était prêt à accepter. De plus, ce renforcement se serait fait sur une base ethnique. Or pour les communistes, la conscience ethnique était un phénomène relevant de la superstructure qui devait être pris en compte, certes, pour tenir compte de la réalité et pour se procurer des alliés « naturels », mais certainement pas renforcé ou encouragé. Sans compter que les communistes de la région de Perm ne voulaient pas perdre le contrôle du territoire habité par les Permiaks. Syktyvkar et Kudymkar feront tour à tour pression sur Moscou avec des délégations au plus haut niveau auprès du *NarKomNac*(Commissariat soviétique aux nationalités), en 1922 et 1925, mais rien n'y fera. Le prétexte – ou la raison ? – est l'absence de voies de communication entre le territoire komi et le territoire komi-permiak… À titre de consolation, les Permiaks auront une unité spécifique, mais il n'y aura pas de grand pays komi. De même, les Komis avaient des revendications sur la Basse Pečora, ce qui aurait garanti à l'Oblast l'accès à la mer. Mais cela aussi, lui sera obstinément refusé, même si le raïon d'Ust'-Cil'ma finira par être incorporé aux pays komi (Istorija 1996, p.204).

Plus tard, cet épisode sera attribué à l'idéologie « grand-komie » : « l'idéologue du nationalisme bourgeois, Batiev (représentant de l'oblast komi auprès du Présidium du VTsIK), s'appuyant sur une pléiade d'intellectuels nationalistes-bourgeois et soutenu par certains responsables de l'Oblast' a développé l'idée de la « grande république », censée couvrir les zones nenets de la Grande et de la Petite terre, les Komis-Permiaks voire les Oudmourts (Isakov 1936, pp. 62-63). En fait, derrière ces accusations de nationalisme, dont seront victimes dès le début des années 1930 des responsables de l'oblast' et de la presse komie, on peut identifier le souci des autorités centrales de limiter au maximum la marge de manœuvre des autorités locales. L'idée a été émise que celles-ci avaient en fait l'intention d'atteindre une indépendance et de construire un État de type scandinave (Colarz 1956, pp. 72-73). Personnellement, j'en doute. Les autorités komies étaient sincèrement communistes et n'ont jamais manifesté de désir de quitter l'Union soviétique. Mais elles tenaient à préserver toutes les compétences que les institutions de l'URSS étaient censées leur conférer. Craignant que les richesses du territoire ne soient exploitées sans tenir compte des intérêts des Komis, elles ont longtemps combattu le projet, réalisé pourtant en 1929, d'inscrire l'oblast' dans le « Kraï du Nord », organisé autour d'Arhangelsk, ce qui avait comme conséquence – comme objectif ? – de restreindre considérablement leur marge de manœuvre. Les craintes des autorités komies s'avèreront fondées : malgré quelques textes des autorités centrales en 1926 et 1928, qui laissaient supposer que l'oblast' pourrait conserver ses prérogatives en matière d'économie, c'est bien le projet initial qui voit le jour, malgré un combat désespéré de Syktyvkar, mené non seulement au niveau de l'État, mais également du parti, voire de la presse (Kuzivanova 1991, p. 42).

Certes, comme dans toute l'URSS, à partir de 1928 l'espoir devient cauchemar : la collectivisation, puis la chasse aux intellectuels n'épargnent pas le pays komi, et même, à la fin des années 1930, laissent le pays exsangue et décapité. L'Union des écrivains a été éliminée pratiquement *in corpore*. La revue fort indépendante *Komi mu*, accusée d'être un repaire de nationalistes, cesse d'exister en 1931 (Istoria 1996 : 211). C'est avec le procès de la SOFIN en Oudmourtie, et l'arrestation du poète et chercheur VasilijLytkin (Ilja Vas') et de l'ethnographe V.P. Nalimov en 1933 que l'élimination

systématique de l'intelligentsia komie a commencé (Jelsova 1994 : 12-13). Vue dans cette perspective, la décision, prise en décembre 1936, de transformer l'Oblast' komi en une république autonome, apparaît comme une parodie, qui va de pair avec la mise en place de la nouvelle constitution stalinienne de l'URSS (Davydov 1970 : 330) : autant c'était là une revendication posée par les Komis dès le début des années 1920, autant cette transformation n'intervient que lorsque les autorités centrales ont bel et bien repris la maîtrise de la situation (Istoria 1996 : 199).

LES KOMIS PENDANT LA PERIODE SOVIETIQUE

Pourtant, il faut continuer à vivre. C'est ce que feront les Komis dans les décennies qui suivent la Deuxième guerre mondiale. Le principal changement dans leur vie quotidienne est l'immigration interne à l'Union Soviétique. L'industrialisation croissante, avec le développement de l'industrie du bois, attire de plus en plus d'ouvriers extérieurs à la République autonome. Une partie de la main d'œuvre est fournie par le GuLag, attiré lui-même par l'espace inhospitalier du Nord. Si l'insertion des prisonniers dans le système productif est organisée dès 1929, elle connaîtra dans l'après-guerre un développement considérable (Istoria 1996, pp. 220, 221).

Cette invasion de non Komis représentait une menace sérieuse pour le maintien d'une identité nationale qui avait eu à peine le temps-guerre de s'affirmer. En 1924, la part des Komis dans l'oblast' komi était de 96,5 % (Šahov 1924, p. 66). Au recensement de 1950, le tournant est réalisé : encore en majorité dans les zones rurales, les Komis sont plus que 30 % dans l'Oblast', et ce pourcentage descendra à 23 % en 1989 (Lallukka 1990 : 129). Syktvkar, l'ancienne Ust'-Sysol'sk, qui était une ville à dominante komie, devient une capitale régionale ordinaire de l'Union soviétique, où les autochtones sont minoritaires, comme dans tout le pays. Sauf – l'exception est à noter, car dans les unités administratives au sein de la Russie, il s'agit réellement d'un cas unique – au sein de l'arrondissement désormais autonome komi-permiak, où les autochtones représentent de manière stable plus de 60 %...

Si avant la guerre il y avait un nombre important d'écoles soit komies soit bilingues – 278 écoles élémentaires, 62 collèges et 6 lycées pour 377 00 élèves – l'augmentation qui se note dans les quinze années qui suivent la guerre est à nuancer : les 257 écoles primaires (50 %), les 77 collèges (51 %) et les 41 lycées (41 %) ne desservent plus que 22 700 élèves, à savoir le quart de tous les élèves de la République, ce qui correspond *grosso modo* à la composition ethnique de la région (Popov 1993, p. 76).C'est cependant après 1958 que la dégradation fut le plus sensible, en conséquenced'une nouvelle loi sur l'école : les parents eurent le droit de choisir de la langue d'enseignement de leurs enfants, et pour ceux choisissant une école russe, le komi n'était enseigné que s'ils en faisaient la demande explicite (*idem*, pp. 76-77). Le processus de disparition des écoles komies était amorcé : en 1970-71, il n'y avait plus que 11 101 élèves faisant leur scolarité en komi, et en 1974-75 les dernières écoles komies étaient liquidées. Le nombre d'élèves étudiant le komi comme matière à option, lui aussi, était en réduction constante pour arriver à 14 000 élèves en 1985-86 (*idem*, p. 78).

Les intellectuels travaillent. Ils veillent à maintenir leur langue, à l'utiliser. C'est sans doute l'une des rares régions où la prose, qui oblige à exploiter au maximum les possibilités d'expression de la langue, même les plus complexes, occupe une place particulière : GennadijÛškov produit régulièrement entre 1959 et la fin des années 1990 des romans qui sont lus, et la poésie poursuit ses traditions antérieures, entre autres celle de traduire des classiques étrangers et ainsi de développer les capacités expressives du komi. C'est la tâche d'Albert Vaneev (cf. Cagnoli p. **Erreur ! Signet non défini.**), qui traduit Shakespeare et inscrit son nom dans l'histoire de la littérature komi comme celui d'un poète vraiment talentueux.

LA REPUBLIQUE KOMIE AUJOURD'HUI

Les années de perestroïka, comme partout en URSS, on représenté également dans la République autonome komie une période d'ouverture, où les possibilités d'être soi-même augmentaient rapidement, mais sans remous. De toutes les aires finno-ougriennes, c'est celle-ci qui s'est ouverte la première à la communauté scientifique internationale : en effet, en 1985, Syktyvkar accueille le CIFU,

le Congrès international des finno-ougristes, qui, pour la première fois pénètre dans les profondeurs de la Russie.

En même temps, la position particulière des Komis, en même temps proches des Russes et forts dans leur conscience d'eux-mêmes explique sans doute que le choix du représentant de la Fédération de Russie au sein du Comité consultatif des peuples Finno-ougriens soit tombé sur un Komi, Valerij Markov, qui a la tâche peu enviable d'être l'interface entre les représentants des trois États finno-ougriens souverains et la Russie. C'est une tâche complexe, qui requiert un fin diplomate, dont personne ne sera jamais totalement satisfait…

La renaissance culturelle komie s'est accompagnée d'entreprises ambitieuses et résolues, comme celles de Gorčakova (Cagnoli 2008a), qui visait à rendre aux Komis une initiative en matière de création, mais qui en même temps est soucieuse de compromis, afin de ne pas attirer l'attention d'institutions sociales susceptibles de mécontenter des couches influentes de la nouvelle nomenklatura – comme l'Église orthodoxe – l'expérience historique est là pour inciter à la prudence…

Aujourd'hui, après vingt ans de post-socialisme, la République komie, qui utilise toutes les possibilités ouvertes par son statut de « sujet de la Fédération de Russie », s'efforce de s'ouvrir et de jouer un rôle y compris au niveau international, en étant membre d'organisations régionales comme la Région de Barents. En même temps, la question de la langue reste entière : les autorités essaient de revitaliser la langue komie en rétablissant son enseignement dans les écoles et dans les jardins d'enfants. En 1988, le komi est introduit dans 205 jardins d'enfants, ce chiffre a plus que doublé en deux ans (Stahanov 1991 : 124) ; un réseau d'écoles dites nationales, c'est-à-dire où le komi est une matière, existe et se développe, portant en 1990 à 19400 le nombre d'enfants étudiant le komi (idem 126).

L'enjeu du maintien et du développement de l'identité komie et de la culture propre à cette communauté doit obligatoirement tenir compte du métissage que l'affluence de populations russes et autres a induit : comme partout en Russie, la politique de russification[11] a conduit de nombreux Finno-Ougriens, ou personnes ayant des parents ou ancêtres finno-ougriens, à s'identifier avec le groupe dominant. Cette tendance est clairement reflétée par les recensements, qui montrent une tendance à l'augmentation de la population qui se dit komie, en même temps qu'une nette diminution des locuteurs de cette langue. Or la langue était traditionnellement l'élément distinctif de l'identité komie : une étude menée au début des années 1990 montre que la langue est en tête des facteurs identitaires, avec 79,6 %, suivie cependant de près par l'attachement au territoire, 75 % (Konjukhov 1993 : 62). Cette tendance oblige à prendre en compte ces dizaines sinon centaines de milliers de personnes qui sont rattachées à l'univers komi, sans forcément en être conscients ou sans connaître la langue. Voit-on émerger une nouvelle définition, plus inclusive, de l'identité komie, comme le pense Sébastien Cagnoli (Cagnoli 2009) ?

BIBLIOGRAPHIE

BAČEV 1993 = Бачев, Г.Т.,« История развития родного языка, письменности и просвещения на края » *История и культура коми-пермяцкого народа в школьной программе*,Kudymkar,стр. 77-81.

BERNŠTAM 1990 = Бернштам, Т.А.,« Христианизация в этнокультурныч процессов финно-угорских народов Европейского Севера и Поволжья (сравнительное обобщение) »,*Современное финно-угроведение. Опыт и проблемы*. Ленинград, стр. 133-140.

[11] Ce mot en français ne permet pas d'exprimer des nuances qui seraient pourtant d'une importance capitale : en effet il implique une imposition de l'extérieur d'une nouvelle culture, la culture russe. Incontestablement cette politique a opéré en pays komi comme ailleurs, puisque aussi bien à l'époque soviétique que dans le cadre de la politique de Russie, le renforcement des identités nationales non russes a été souvent vu comme dangereux à l'unité du pays ; en même temps, certaines langues, comme l'estonien, permettent d'exprimer par un autre mot (*venestamine*/*venestumine*) le processus passif que l'on pourrait gloser comme « auto-russification ». Autonihilisme ethnique ou/et choix de la part des populations autochtones d'entrer dans une logique de compromis et d'adaptation aux réalités ? Quoi qu'il en soit, il s'agit ici d'un mélange de ces deux processus.

BEZNOSIKOV 1960 = Безносиков, А.Н., « Первые шаги культурной революции в Коми крае(1918-1920) », *Историко-филологической сборник* вып.6, Сыктывкар, стр. 50-68.
CAGNOLI Sébastien 2009, « Le sentiment national komi : vers une identité nationale extralinguistique ? », *Regard sur l'Est,* dossier « Politiques et pratiques linguistiques », http://www.regard-est.com/home/breve_conten-u.php?id=936.
COLARZ Walter 1956, *Die Nationalitätpolitik der Sovjetunion*, Frankfurt am Main.
COLARZ Walter 1961, *Religion in the Soviet Union*, London 1961.
DAVYDOV 1956 = Давыдов. В. Н.,« Культурное строительство в Коми автномной области в годы восстановительного периода (1921-1925) », *Историко-филологической сборник* вып.3,Сыктывкар, стр. 20-29.
DAVYDOV 1970 = Давыдов, В.Н., « Создание национальной государственности народа коми (1917-1939 гг) »,*Актуальные проблемы национального-государственного строительства в СССР,* Издательство « Дониш », Душанбе, стр. 325-332.
DOBÓ Attila 1997, « DasKomi - alseinheitlicheLiteratursprache », *Diesprach-licheSituationbeidenuralischenVölkern - SpeciminaSibirica* -T. XII, Szombathely, pp. 47-50.
DOMOKOSPéter 1993, « Egyzürjénpolihisztor (KallistratFalalejevicsZsįkovról) » - *MSFOu 215 FestschriftfürRaijaBartens* - Helsinki 1993 - 61-65 o.
EPIHIN 1991 = Епихин, В.Н.,« Проблемы национально-государственного строительства на съездах и конференциях Коми областной организации РКП(б) в 20-е годы », *Национальные отношения в Коми АССР : история и современноцть*, Сыктывкар, pp. 61-69.
FORSYTH James 1992, *A History of the Peoples of Siberia, Russia's North-Asian Colony 1581-1990*, Cambridge U.P.
FRANK Allen, 1991Frank, « Traditional Religion in the Volga-Ural Region : 1960-1987 », *Ural-Altaische Jahrbücher* N°63,- pp. 168-184.
HOMIČ 1970= Хомич, Л.В., « Современные процессы на Севере европейской части СССР и Западной Сибири »,*Преобразования в хозяйстве и культуре и этнические процессы у народов Севера*,Москва,стр. 28-61.
ISAKOV 1936 = Исаков, М., « Советские кадры Коми области »,*Рево-люция и национальности* , 1936/10, стр. 62-65.
ISLAVIN 1847 = Ислявин В., *Самоеды в домашнем и общественном быту,* Санкт-Петербург.
ISTORIA 1996= *История Республики Коми. Научно-популярниые очерки,* Сыктывкар 1996.
JELSOVAM.I. 1994« Oikeusmuistaa (Luentoainestoa 30-luvullavaino-tuistakomikirjailijoista) », *Kadonneetvuosikymmenet. Mordvan, Udmur-tianjaKominkirjallisuudenkohtalosta 1930- ja 1940- luvuilla*- Helsinki 1994 - s. 12.
KLIMA László 2005, *Jepifanyij Premudrij : Permi Szent István legendája*. Finnugor történeti chresztomáthia III, Budapest.
KOMI-PERMJACKIJ 1962 = *Коми-пермяцкийязык (введение, фонетика, лексика і морфология)*, подред. И при соавторстве В.И. Лыткина,Кудымкар.
KOMI-PERMJACKO 1985=*Коми-пермяцко-русский словарь* (сост. Ба-талова, Р.М., Кривощекова-Гантманн А.С.), Москва 1985
KONAKOV Nikolai, 1998, « Kominkansanperinteinenluonnonhyödyntä-minenjamaailmankatsomus » , *Isonkarhunjälkeläiset*, Helsinki, s. 62-84.
KONJUKHOV A. 1993, « Historic Consciousness of Komi People (a Socio-logical Approach) », *SpeciminaSibirica. Die Wege der Finnisch-ugri-schenVölkerzurpolitischen, kulturellen und sprachlichenAutonomie*, Szombathely, pp. 55-63.
KURATOV 1925 = Куратов, А.,« Квопросу оземлеустроиство в тундрах европейской Росции в связи с общим положением « инородцев » на Севере »,*КомиМу*, 1925/3-4,стр. 33-47.
KUZIVANOVA 1991 = Кузиванова, О.Ю.,« Политико-правовые вопро-сы создания и развития Коми автономии в 1920-х годах », *Нацио-нальные отношения в Коми АССР : история и современноцть*, Сык-тывкар, pp.35-45.
LALLUKKA Seppo 1990, *The East Finnic minorities in the Soviet Union. An appraisal of the Erosive trends* - Helsinki 1990.
LALLUKKA Seppo 1992, « Perämaan peräkylillä - Kierros Permin Komis-sa », *Kieliposti*, 1992/2, s. 15-21.
LISOVSKAJA 1991 = Лисовская, Г.К.,« Рассказ начала XX века и своеобразие рассказов К.Ф.Жакова »*Общее и особенное в жанрах коми фольклора и литературы,* Сыктывкар 1991, pp.46-56.
LYTKIN 1952 = Лыткин, Василий Ильич, *Древнепермский явык. Чтение текстов, грамматика, словарь*, Москва1952.
MARTYNOV 1985 = Мартынов, В.И., « Литературные памятники ко;и края XVII-XVIIIвеков », *Идейно-эстетическое взаимодействие коми фольклора и литературы с культурой народов СССР*, CIFU, Сыктывкар, pp.63-76.

MARTYNOV 1991 = Мартынов, В.И., « Жанровое становление коми критики и литературоведения »,*Общее и особенное в жанрах коми фольклора и литературы,* Сыктывкар 1991, pp. 91-98.

MIŠARIN, SIDOROV 1926 = МишаринЕ.,СидоровА., « К вопросу о национальном взаимоотношении пермяков и зырян (по поводу одной наычной экспертизы)», *Коми му*, 1926/3, pp. 11-13.

NECROLOGIE 1926 = Янович, Дан. « Палалей Кале. Каллистрат Фалалеевич Жаков », *Коми му*, 1926/1, pp.V-VI

NIKITINA 1995 = Никитина, Людмила Алексеевна, « К.Ф. Жаков окоми-пермяках » - *Наш край (сборник статей научно-популярных и краеведческих)* 7 вып.,Кудымкар, стр. 25-27.

NOLDE, Boris 1952, *La formation de l'empire russe : études, notes et documents1-2*, Paris 1953.

POPOV1991 = Попов, А.А.,« Создание и становление коми националь-ной школы в первое десятилетие Советской власти », *Национальные отношения в Коми АССР : история и современноцть*, Сыктывкар, pp.17-34.

POPOV 1993 = Попов, А.А.,« Национальная школа у финно-угорских народов европейского Севера Российской Федерации », *Из истории государственного строительства национальных отношений и со-циально-экономического развития Республики Коми*, Сыктывкар, pp.69-81.

ONILJUBILI 1993=*Они любили край родной*, Сыктывкар.

RÉDEI, Károly 1997, « DiesprachlicheSituationunedieProblemederSchriftsprachebeidenSyrjänen », *DiesprachlicheSituationbeidenuralischenVölkern. SpeciminaSibirica,* T. XII, Szombathely 1997 - pp. 127-134

SAVELJEVA 1985 = Савельева, Э.А. « Этногенез коми-зырян по дан-ным археологии », *Проблемы этногенезы народа коми*, Сыктувкар 1985, стр. 3-19

SOROKIN, Pitirim, 1911 = Сорокин, П.А.,« Современные зыряне. Язык и художественное творчество зырян », *Известия Архангельского общества Русского Севера*, N°24, pp. 941-949.

STAHANOV 1991 = Стаханов, В.А.,« Проблемы развития современной коми национальной школы », *Национальные отношения в Коми АССР : история и современность*, Сыктывкар, pp. 122-131.

ŠAHOV 1924 = Шахов, Н., « Зырянизация », *Коми му*, 1924/1, Сыктыв-кар, str. 66-73.

ŠAHOV 1925 = Шахов, Н., « Зырянизация », *Коми му*, 1925/10-11, Сык-тывкар, str. 96-105.

ŠESTAKOV 1912 = ШестаковЯков, « Опыт обозрения мероприя-тийземств Солкамского, Чердынского и Глазовского в целях куль-турного подъема камских инородцев »,*Известия Архангельского об-щества Русского Севера*, N°13, pp. 586-598.

TOULOUZE Eva, 1997, « Les alphabets des langues finno-ougriennes de Russie et l'expérience de la latinisation »,*Etudes finno-ougriennes*XXIX1997, pp.47-83.

TOULOUZE Eva, 2004, « Mission et école dans la région de la Volga au XIXe siècle : l'œuvre de Nikolaj Ilminski » – *Etudes finno-ougriennes*36, pp 7-46

TURKIN 1993 = Туркин, Адольф, « Социальные условияразвития коми языка в XIX - началеXXвека » - *LinguisticaUralica*XXIX - Tallinn 1993/2 - lk.142-148

ZORGENFREJ 1927 = Зоргенфрей, Т., « G.S. Lytkin. Bibliografičeskij očerk », *Komi Mu*, 1927/4-5, str. 47-49.

ŽEREBCOV 1985 = Жеребцов Л.Н.« Проблемы этнической истории народа коми », *Проблемы этногенеза народа коми*, Сыктывкар, стр. 109-119.